



UN ÉTRANGE VOYAGE

Camille aurait pu vivre tranquille dans sa ville. La douceur des journées défilant dans une monotonie agréable et rassurante. Avec ces petits riens qui occupent l'esprit et font voir le monde dans un flou lointain. Se lever le matin, prendre son petit dèj en écoutant la radio, consulter ses mails, ne penser à rien en dégustant un yaourt nature. Et se lancer dans le tourbillon des rues avec le jean taillé pour faire branchée, les écouteurs du phone diffusant *Mrs Robinson* de Simon et Garfunkel.

Mais le destin en a décidé autrement. Un matin elle se réveille et l'idée du siècle embrase son esprit. Il faut suivre les rails et quitter la ville. Découvrir la campagne et le monde sous les ciels d'été, par-delà les grandes plages de lumière étincelante. Sous la fusion des nuages d'orages crépitant de foudres. La clarté cristalline des aubes aux pierreries de rosée. Et les aquarelles splendides des crépuscules de peinture classique.

Et là voilà partie, sac à dos, le long des voies ferrées, à la recherche du mystère de la vie, à travers les grands espaces de verdure folles. Que la campagne était vaste cet été-là ! Comme un décor de cinéma qui attend le clap pour faire vibrer l'irrésistible désir oculaire des caméras. Sous l'œil curieux des criquets léthargiques et des abeilles aux petites chansons bourdonnantes.

Évidemment l'histoire du film est différente mais je préfère ma version. Camille seule, emportée par les flots immobiles et pourtant mouvants de la nature océanique. Libérée des mensonges technologiques de la civilisation. Marchant sans but, droit devant elle, avec l'unique but d'avancer vers les musiques étranges et lointaines du futur.

Un étrange voyage, Camille de Casabianca, 1981.

JEPENSEDONCJESUIS

« Quel insecte bizarre ! » s'écrie Alice. Elle n'a jamais vu une bestiole aussi velue avec au moins une vingtaine de pattes qui s'agitent en rythme avec frénésie. « C'est un *jepensedoncjesuis* » explique le Chapelier Fou. Alice se gratte le nez, à la fois surprise et émerveillée par les couleurs vives. L'insecte tourne en rond dans la boîte à gâteaux comme s'il était remonté avec un ressort.

Et il y a eu la guerre des cartes, des histoires de cœurs qui piquent, des romances tumultueuses, des passions brutalement avortées dans le crime des *jenetaimeplus*. Un insecte tout noir avec des griffes pointues qui dévorent uniquement des biscuits de bonheur.

« C'est un nommé Descartes qui inventa cet insecte, continue le Chapelier Fou, il inventa aussi les cartes d'où son nom, elles servaient à penser au jeu, et l'insecte à penser au je. » Alice se gratte encore plus fort le nez. Décidément les choses sont bien compliquées au pays des merveilles. Ces histoires de je et de jeu qui s'entremêlent dans tous les sens, finissent par rendre fou. Le Chapelier en est un bel exemple.

« Mais enfin, s'énerve Alice, je n'y comprends strictement rien. » Le Chapelier Fou entame alors un twist frénétique. Ses longues jambes pliées oscillant à droite et à gauche. Des fleurs aux visages bouffis de pétales entonnent *La marche turque* de Mozart version rock'n'roll. Alice hausse les épaules et serre ses petits poings.

« Je pense que je vais retourner dans la réalité, dit-elle, et je suis bien contente de quitter ce lieu débile. Je préfère encore de loin le jeu de l'Oie ou les Petits Chevaux. Gardez votre *jepensedoncjesuis* et faites-en une soupe de caramel. Et bien le bonjour à monsieur Descartes. »

AREKULTUR & Life'n'Rock

L'INTERZONE CACHÉE

Je pensais être sur la face A du disque. Le recto. A l'extérieur. La ville poussait vers le ciel maquillé de nuages. J'étais aux premières loges de l'expansion urbaine. Tourné vers les étoiles lointaines. Le monde se déroulait dans une immense envolée futuriste. Toujours plus loin en avant.

Et je me suis intéressé aux flaques d'eau après la pluie. Ces surfaces planes, immobiles, calmes. Le monde se reflétait avec douceur, dans une liquidité apaisante. Un petit bateau en papier plié, voguant sur la flaque, représente le voyage de notre âme. Mais ceci est une autre histoire.

L'interzone est là. L'autre côté de la ville. Le verso. La face B. L'intérieur. La ville à l'envers. Dans un rêve d'images aux apparences de la réalité. Une reproduction exacte dans les moindres détails. Prise dans un sommeil oublié.

La mélodie du monde suit le sillon du disque sur les deux faces. A un moment, inondé par l'imagination, le recto perd sa matérialité et devient mouvant. La face B devient l'endroit. L'extérieur du réel n'est plus qu'un décor. Le disque tourne alors comme une pièce d'argent lancée en l'air. Le joueur choisit *pile ou face*.

Les instants se succèdent, la vie recommence encore et encore. Toujours sur le même registre, avec les mêmes enregistrements, passés et repassés sans cesse. Comme dans le film *Un jour sans fin*, où Bill Murray revit chaque matin la même journée.

Puis le jeu change. Pile étant face. Et face étant pile. Il n'y a plus de choix. Tout devient possible. C'est le but de l'artiste. Éclaboussé par les flaques de la pluie créatrice. Il décide enfin, face à toutes les possibilités, de prendre telle ou telle pile d'éléments. Qui composeront son œuvre stéréophonique.

GAINSBOURG ET BURROUGHS

Serge allume une Gitane sans filtre et envoie *Elisa* sur le clavier. Les yeux piqués pas les volutes de fumée rebelle. Un instant d'éternité s'installe, la planète arrête sa rotation lancinante. Des jonques sur le Mékong se figent en carte postale pour touristes américains. Dans la forêt amazonienne les perroquets bavards se taisent, des tapirs étonnés dressent leurs oreilles poilues. Les pingouins se roulent sur la banquise en jabotant de joie.

Une fois le dernier accord plaqué, la vie reprend sa vie dans le flot houleux du temps qui passe. Les cours à la Fac, les chaînes à l'usine, les heures de bureau, les tickets froissés au PMU. Un cyclone de petites secondes trépidantes qui se suivent en file indienne sur des milliers et des milliers de kilomètres. Les montres sont bien des monstres compteurs de vitesse que notre esprit subjectif trafique des fois, pour ralentir ou accélérer le temps.

Et c'est là qu'intervient William, accoudé au comptoir du *Trolleybus* à Strasbourg. Après un whisky descendu en deux gorgées, une courte et une longue, il découpe la partition d'*Elisa* en quatre morceaux. Ravi par le résultat, un deuxième whisky cette fois-ci dégusté en plusieurs doses, il assemble la partition au hasard dans un ordre différent. Puis il commande un troisième verre en soufflant dans un sourire amusé : « It's alright mister Gainsbourg. »

Et il y eut des pingouins aux oreilles poilues qui pilotent des jonques. Le kaléidoscope de l'art expulsa de nouvelles facettes, les prismes délirèrent dans la fusion d'arcs-en-ciel hystériques. Et la pauvre Alice, les couettes fouettées par un vent d'ivresse, brisa ses poupées de porcelaine sous le regard éberlué de Lewis Carroll.

Il était temps de rentrer. Je balançai 2 euros sur la table et quittai le café bar. La nuit était claire. Une autre journée attendait, avec son lot de respirations et de phrases non-stop.

ARTISTES NON IDENTIFIÉS

J'avais pondu un dossier impressionnant sur l'art, les agents du RSA me l'ont confisqué lors d'un contrôle d'alcoolémie onirique. J'avais 43 grammes de rêve dans l'esprit en soufflant dans la ballon rose, alors que la limite autorisée se situe à 0,5 gramme.

J'expliquai une probable contamination par les séries télé de Fantasy et Fantastique consommées en overdoses visuelles. Et je me suis retrouvé fiché à l'ARID avec obligation de pointer toutes les semaines au Bureau 123 de la Cité des Gestions Urbaines.

Ma mère me passa un savon et me priva de sortie pendant la durée des Grandes Vacances, avec toutes les corvées possibles, histoire de me mettre du plomb dans la tête et de retrouver le droit chemin du Seigneur.

Mon père se contenta de siffler un verre de Jack Daniels et secoua la tête, d'anciens rêves refoulés de voyages sur les mers lointaines revenant à la surface de sa mémoire.

Le chien pissa une flaque multicolore sur le carrelage et fila se cacher dans le jardin derrière les dahlias. Ma mère fit trois fois le signe de croix avant de boire un demi-litre de Guignolet Kirsch.

Une nuit je fus contacté sur Internet par les ANImals, dans la zone désertique du cyberspace où viennent échouer les programmes obsolètes et les corps aux pixels disloqués des héroïnes de video games. J'appris que la révolution était en marche et que le monde allait bientôt connaître une transformation radicale à tous les niveaux. L'ancien régime des pensées étriquées prendrait fin dans une implosion psychique planétaire.

C'est avec un plaisir démesuré que je lavai la vaisselle et coupai le bois, passant la serpillière avec une joie non dissimulée dans les water-closets en sifflant la *Marseillaise* version *All you need is love* des Beatles.

RSA : Réel Standard Autorisé

EDEN HURLANT

Raphaël fixe l'horizon, le ciel rose et bleu de l'aube qui s'étire, infini, au-dessus de la savane inerte, encore prise dans le jeu subtil des ombres claires. Des carcasses de jeeps et de camions ornent le sol comme des piercings éclatés dans la chair du monde.

Il a neigé de la rosée de cristal, accrochée en bulles transparentes aux feuilles des acacias et des baobabs. Des bombardiers passent au loin, très haut, dans un frisson d'air métallique et lourd.

Raphaël avale une gorgée d'eau et revisse le bouchon de la gourde. La vie aurait pu être fabuleuse cet été-là. Elle roulait ses flots de civilisations modernes aux rives du temps. Les grandes villes brillaient en reines mères dans la ruche agitée des hommes. Et les migrations traversaient les ciels, portées par les vents aux baisers de cyclones.

Raphaël enfourche sa moto Norton, le fusil logé dans un fourreau contre le réservoir. Les rayons solaires commencent à peindre le décor en couleurs de fusion pure. Il faut repartir sur les pistes, au-delà des lassitudes les plus écrasantes, empêcher les balles des trafiquants d'ivoire de projeter un autre éléphant dans l'enfer de la poussière.

Il neigera encore mais des larmes de cristal, le monde s'essoufflera et perdra sa réalité. Les animaux ne seront plus que des rêves racontés le soir dans les légendes autour du feu. Le chant des oiseaux aura disparu.

Le bruit des machines s'estompera. Il n'y aura plus de pollens parfumés dans la douceur des étés. Les grandes migrations animales ne seront plus que des légendes. Le silence reprendra son règne originel. Il ne restera, au bout du dernier espoir, qu'un vide sans fond.

*Le crépuscule des éléphants, Raphaël
Matta, 1923 - 1959, gardien de la réserve de
Bouna en Côte d'Ivoire.*

BABY DOLL

L'Art c'est d'avoir un certain potentiel à sa disposition, et ceci à une époque donnée. A la base, le potentiel n'est pas forcément de l'Art, mais utilisé dans un but d'expression lumineuse, il peut le devenir. Par expression lumineuse j'entends la façon de se présenter et de présenter les choses. D'extérioriser et de s'extérioriser. En donnant des couleurs nouvelles au noir et blanc du quotidien.

Carroll Baker possède l'atout du féminin flamboyant, ce joyau inestimable de l'innocence, prêt à être corrompu par les démons de la réalité. Elle évolue en nymphe inaccessible au milieu d'une horde de mâchoires affamées. Saura-t-elle contrôler les pressions émotionnelles du monde qui convoite sa fraîcheur virginale ?

Il faut jouer le scénario, qui déroule sa logique humaine, en évitant les conflits, en contournant tous les obstacles. Pour faire resplendir sa personnalité au niveau de l'Art. Avec une chance sur trois de réussir. Parfois une chance sur deux. Un pile ou face d'une intensité sans précédent. Tel est le jeu demandé dans les flashes éblouissants du tournage, avec un choix de répliques qui décidera de chaque séquence.

Au final, après une envolée d'actions conflictuelles, Carroll Baker se retrouve à la case départ, dans l'impasse des incertitudes, sans avoir réussi l'implosion miraculeuse de l'Art. Sauf sur l'écran cinémascope, où son visage est devenu un chef d'œuvre de grâce intemporelle.

Baby Doll, Elia Kazan, 1956.



<http://arekultur.ek.la>

DARK CITY

J'ai traversé les quartiers en cherchant les lieux fermés où se réfugient les gens, loin des averses glacées du monde. Ces pièces cachées, aux décors de séries télé, où la vie se poursuit en huis clos dans les cubes de l'esprit.

Il y avait des drames innommables, *Le Cid* de Racine modernisé au goût du 21^e siècle. Des crimes d'amour en latence sous les oreillers gonflés de cauchemars. Et des rêves qui se fanent doucement dans la lumière jaune pâle des illusions perdues.

Ici une petite fille dans une chambre au parquet qui grince, étonnée par le fantôme Indien qui lui apprendra à caresser les flammes brûlantes de la vie. Là un vieux chien somnolant, à la truffe humide, coincé dans la dimension des os qui dansent la samba. Et des milliers d'autres scènes opérant dans les sous-bois de l'inconscient collectif.

Les villes sont des films. La lumière de notre âme inventent des images. Pour des comédies ou des thrillers. Avec ou sans paroles. *Silence on tourne !*

Image...

Image...

Image...

etc.

Arekultur & Life'n'Rock

*Le journal indépendant
des Arts & Cultures*

67000 Strasbourg

Concepteur : LM

© AREKULTUR 2019